

CHRONYXZ

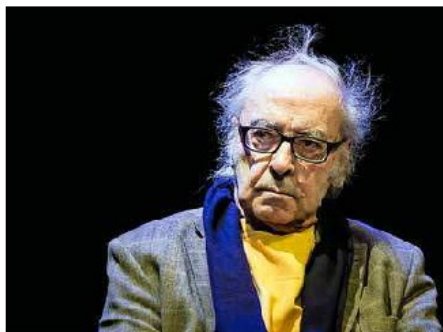
THIERRY RABOUD

Godard, à bout de souffle

Cinéma. Ses voies sont impénétrables, ses films aussi. Jean-Luc Godard a secoué l'histoire de son art en cinéaste sans histoire, laissant aux exégètes le soin d'y voir clair. Souvent ils n'y ont rien vu, criant tout de même au génie pour ne pas, en bons professionnels de la profession, s'avouer dépassés par une légende qu'ils ont contribué à ériger. Oui, l'illumine des salles obscures est un mythe entretenu par la critique, dont personne ne regarde les films mais que tout le monde idolâtre.

Ces dernières années, le capricieux reclus n'apparaissait qu'en rares évanescences.

Agnès Varda était venue le trouver chez lui, pour le documentaire *Visages villages* qu'elle tournait avec JR. Porte close. «Peau de chien», lance-t-elle, en larmes, au vieux muflé. L'an passé à Cannes, où il n'a pas daigné se déplacer pour une Palme d'or spéciale dont il n'avait que faire, il s'est contenté d'apparaître sur un iPhone pour répondre aux questions des journalistes. Il n'y a que Google qui semblait être parvenu à le saisir, grâce à l'une de ses voitures fouteuses partie photographier les rues de Rolle. Dans Google Street View, des chasseurs de spectres ont cru apercevoir sa silhouette...



Jean-Luc Godard, on l'encense, il nous enfume. Keystone

Et puis soudain, Jean-Luc Godard est partout. Omniprésent. «Je me sens un peu comme un peintre dont les tableaux se sont vendus et ne se vendent plus», a-t-il confessé aux *In-rocks* venus l'interviewer dans son salon, où il a aussi reçu France Culture, tandis que Darius s'est contenté de la cuisine. Jamais remonté du creux de la nouvelle vague, Godard sort un nouveau film, *Le Livre d'Image*, que l'on pouvait s'infliger cette semaine sur le site de la RTS ou jusqu'au 22 juin sur celui d'Arte. Alors le Rollois ouvre sa porte aux thuriféraires qui, comme les pauvres hères attendant Godot, n'en

pouvaient plus d'attendre Godard. Dommage pour Varda, décédée entre-temps.

Dans la soupe médiatique qu'on lui sert, il crache ses humeurs oraculaires de cinéaste légendaire. Pourtant ce n'est pas un film, son *Livre d'Image*. Regardez-le, jusqu'au bout si vous le pouvez. C'est un galimatias surréaliste, tricotage visuel et sonore qui démantibule le septième art jusqu'à lui faire rendre l'âme. Après *Adieu au langage*, voici son adieu au cinéma. On l'encense, lui nous enfume de son cigare bientôt éteint. Godard se fout de nous, Godard se fout de tout. Il est peut-être là, son divin génie. »

Robert Sandoz et l'Outil de la ressemblance tournent deux fois en mai dans la région fribourgeoise. Rencontre avec un metteur en scène marquant

L'AUDACE ET LA LÉGÈRETÉ

« ELISABETH HAAS

Théâtre » Une énergie folle, un regard pertinent sur notre temps, un théâtre aussi visuellement marquant que textuellement : les mises en scènes de Robert Sandoz ont cette force, être absolument d'aujourd'hui tout en ayant l'ancrage d'un répertoire. Sans effet ni esbroufe : «Tout notre travail est issu du texte», pose L'Outil de la ressemblance, sa compagnie, en manifeste, quitte à «fouiller les limites narratives du théâtre».

L'homme non plus n'est pas du genre à se prendre la tête. Il dégage une simplicité qui fait du bien, alors qu'il est brillant. Un minuscule local vietnamien fera bien l'affaire, ce midi où le metteur en scène répète dans la «bonbonnière» yverdonnoise, le Théâtre Benno Besson. Son CV ne cache pas ses origines ouvrières, à La Chaux-de-Fonds. Robert Sandoz ne les oublie pas, quand il fait du théâtre. Sa nouvelle pièce, qu'il présente à Nulthonie mercredi et jeudi, clôt sa «trilogie du métal», où il traite de crises (intime et industrielle) ou de débouchés dans le monde du travail. Après *Le Combat ordinaire* et *D'acier*, *Le Dragon d'Or* aborde ainsi «l'inscription des étrangers dans notre société occidentale». Avant que L'Outil de la ressemblance ne soit accueilli au Théâtre des Osses, dans *Mon père est une chanson de variété*.

Être glamour (ou pas)

«J'avais d'abord voulu faire quelque chose de plus glamour, chanteur de rock», rigole Robert Sandoz, qui a connu les cheveux longs et le look grunge. Mais il a pris, après sa licence universitaire à Neuchâtel, une «année sabbatique pour faire du théâtre, qui dure toujours». Sans plan de carrière. Sans avoir suivi d'école d'acteur. Ses premières expériences théâtrales, il les a faites dans le milieu amateur, avant de rédiger un mémoire d'analyse théâtrale et de recevoir les encourage-



Il trouve «un potentiel de joie» même dans des pièces rudes: Robert Sandoz. Guillaume Perret

ments de Charles Joris, «qui m'a donné confiance dans mes capacités. Au fil du temps, la mise en scène est devenue la position où je me suis senti le mieux.»

Fondateurs furent aussi sa mise en scène de *La Servante d'Olivier Py* (une pièce fleuve, démesurée, de 24 heures) dans le cadre d'Expo.02 à Neuchâtel, et un «apprentissage» de la mise en scène via des assistantes, notamment auprès de l'homme de théâtre français. «C'était bouleversant», raconte Robert Sandoz. «Il y avait des choses incompréhensibles, pour moi à l'époque. Il ne regardait pas les répétitions. Son boulot, c'était de ranimer la flamme du sens. Aujourd'hui je comprends mieux. Je ne suis plus obligé de saigner mon âge dans chaque spectacle, j'ai moins besoin de tout contrôler. Je laisse de l'âme aux autres et, paradoxalement, mes spectacles me ressemblent davantage.» Car les autres l'inspirent. Il aime l'idée d'un travail d'équipe, de fidélités qui se tissent au fil des spectacles: «J'ai besoin de m'entourer», avoue Robert Sandoz.

A contre-emploi

Avant le théâtre donc, c'est la musique qui est entrée dans sa vie, par la radio. «C'était les chansons que ma grand-maman écoutait. Sardou, Balavoine, Goldman.» Et les Beatles, découverts à l'âge de 14 ans. Robert Sandoz a grandi chez ses grands-parents. Comment fantasmait-on son père quand on ne l'a pas connu? A quel point les chansons de notre adolescence façonnent-elles notre vision du monde? Le metteur en scène ne doute pas que cette musique l'a influencé. Dans *Mon père est une chanson de variété*, elle est aussi la madeleine de Proust de sa génération. Sans nostalgie aucune, il tente de voir jusqu'au public est prêt à le croire dans cette autofiction, pour la rendre universelle, «à ma manière».

Sa manière peut-être, c'est précisément celle de «venir» d'un «monde manuel» tout en ayant une formation intellec-

tuelle. «Le théâtre, c'est une incarnation. Les idées deviennent concrètes. Il faut savoir renoncer à des idées parce qu'elles ne fonctionnent pas concrètement», défend le metteur en scène. Il reconnaît que ce souci influence ses choix de pièces. Il se sent «passeur», avec une volonté de partage, d'amener des «formes contemporaines» au théâtre, de «rendre le dialogue possible avec les jeunes», de déconstruire la narration comme le font les séries aujourd'hui, sans renoncer au texte.

«Le théâtre, c'est une incarnation. Les idées deviennent concrètes»

Robert Sandoz

Mais Robert Sandoz est aussi metteur en scène pour le théâtre jeune public – il est lui-même papa de trois filles – et d'opéra (y compris au Grand Théâtre de Genève). Le Théâtre de Carouge lui a donné «la chance» d'explorer les grosses distributions. Tandis que *Le Dragon d'Or* de Roland Schimelpfennig lui permet désormais de distribuer pas moins de vingt personnages à cinq comédiens géniaux. Robert Sandoz a l'audace de les faire jouer à contre-emploi: «C'est une pièce chorale, qui a un côté rude. Mais aussi un potentiel de rire et de joie.» La cuisine de ce restaurant asiatique est «le centre d'un monde parfaitement inacceptable, le nôtre», avertit la compagnie: «Personne n'en sort indemne.» Mais on fait confiance à Robert Sandoz pour que le spectacle soit «rapide, virevoltant, léger». Brillant, en somme. »

► *Le Dragon d'Or*, à voir les 1^{er} et 2^{es} mai à Nulthonie (Villars-sur-Glâne). En tournée le 9 mai à Nebia (Bienne), et le 16 mai au Théâtre du Passage (Neuchâtel).
► *Mon père est une chanson de variété*, à voir le 30 mai et le 1^{er} juin au Théâtre des Osses (Givisiez).